Le carnet de Jeanlouis Cornuz

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **23 (1986)**

Heft 804

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

De quoi perdre ses racines

... L'ennui, c'est qu'il n'est pas de mois, pas de semaine où ne paraissent un ou plusieurs livres intéressants, importants, et dont il faudrait parler à tout prix — et même en s'en tenant au seul domaine francophone. Et que d'abord, il faudrait trouver le temps de les lire, et si possible de les comprendre. Et donc de réfléchir, éventuellement de s'informer, de procéder à des recoupements, c'est-à-dire de lire d'autres ouvrages...

(On me dit qu'à la Bibliothèque nationale, à Paris, il y a quelque 700 000 livres qui ne sortent plus, parce qu'ils sont trop dépenaillés; et un million, deux millions d'autres qu'il faudrait *baigner*, si j'ai bien compris, parce que le papier est attaqué par des acides ou par Dieu sait quoi — je doute quelquefois qu'Il sache! Et qu'il faut des mois jusqu'à ce que les nouvelles acquisitions soient enregistrées, cataloguées, classées — et où les mettre???) Ce qui veut dire que beaucoup d'entre eux n'ont guère de chance de se voir consacré ne serait-ce qu'un article, qu'une émission de radio — ne parlons pas de la télévision!

En voici deux qui n'ont guère de point commun que d'avoir été écrits par l'un ou l'autre de mes amis... (Et peut-être, tout de même, un autre point commun que je vais essayer de dégager):
Lewis Wolfgang Brandt est professeur de psychologie à Regina (Canada). Quand je fis sa connaissance à Nuremberg, en 1946, il parlait indifféremment l'allemand et le français. Aujourd'hui, il écrit en anglais un livre qui me semble important: *Psychologists caught* (University of Toronto Press, 1982), ce qu'on pourrait traduire par *Psychologues piégés*. Sous-titre: *Une psycho-logique de la psychologie*. Piégés par quoi? Par le langage, qui implique des structures souvent inconscientes, voire même presque impossibles à analyser, rendant par contrecoup toute traduction aléatoire. Et c'est ainsi que Freud parle de la *Seele*, mais que ses traducteurs anglais rendent par *mind* (ce que leur reproche Bettelheim), estimant apparemment que *soul* aurait des connotations trop spiritualistes et chrétiennes... C'est ainsi que si vous voulez parler de l'ami ou de l'amie de l'une de vos connaissances, vous direz: *son ami(e)* — et personne ne pourra savoir si votre connaissance est un homme ou une femme. Alors qu'en anglais, vous direz, selon le cas, *his* ou *her friend*, renseignant sur le sexe de votre connaissance, mais non pas sur celui de l'ami ou de l'amie. Alors qu'enfin en allemand, vous préciserez les deux aspects: *sein(e)* ou *ihr(e) Freund* ou *Freundin*. La conséquence en est que le psychologue ou le psychanalyste ont tendance à *généraliser* (les «jugements universels», dont Montaigne dit qu'ils sont lâches et dangereux), sans toujours se demander si le contexte culturel ne rend pas impossible cette généralisation.

Or c'est un peu le même problème qu'aborde Pierre Feschotte, professeur de chimie à l'Université, dans son livre *Les Illusionnistes, Essai sur le mensonge scientifique* (Editions de l'Aire, 1985): la tendance de «la» science (de certains scientifiques) à présenter comme vérités intangibles ce qui n'est qu'hypothèses de travail. «Par des généralisations abusives, la métascience nous conduit à une vision mensongère de notre place dans l'univers.» (Prière d'insérer).
Livre qui va soulever des tempêtes — trop important pour que je n'y revienne pas dans un prochain DP!
... Mais j'y songe: les deux ouvrages ont un troisième point commun — un défaut: celui de Brandt n'a pas (encore) été traduit en français; celui de Feschotte n'a pas (encore) été traduit en anglais, en allemand, etc.! Qu'on y songe. **J. C.**

QUAND ALU S'USE...

Depuis septembre dernier, les lecteurs du journal progressiste *Rote Anneliese* (83) sont informés des difficultés dans la gestion d'Alusuisse. Dans le numéro 83, le rôle des banques créancières est mis en évidence, de même que les erreurs commises dans les investissements en Valais.
Il a fallu longtemps pour qu'on prenne au sérieux les critiques anciennes de la *Neue Zürcher Zeitung*. Quant à celles du petit journal haut-valaisan, on préfère les taire dans un monde où la vérité fait peur.

BIOGRAPHIE

Auberjonois raconté par son fils

Quel étrange démon pousse l'amateur de biographies? Neuf fois sur dix, il apprendra que le peintre admiré est un grincheux qui tire sur les pigeons et s'enferme dans un égoïsme commun à la plupart des créateurs[1]. *De même, le dit amateur passera une bonne partie de sa lecture à regretter que le biographe ne s'écarte pas plus de sa figure centrale, pour explorer d'autres personnages, en particulier les femmes que l'on sent bruire autour du peintre, au second plan comme il se doit. Le rappel du discret effacement de «Mademoiselle Cellier», tribut à payer pour partager la vie du grand Ramuz, me paraît ici exemplaire. La grand-mère du narrateur, Pauline, qui posséda le dernier équipage lausannois, la mère dont la «mémoire impitoyable», à quatre-vingt-dix ans passés, nourrit le biographe, autant de fortes personnalités que l'on aimerait mieux connaître.*
Mais revenons à «René Auberjonois peintre vaudois». Le titre est bien sûr un hommage à Ramuz et à son Aimé Pache*; mais il n'est pas que cela. En*